

HABIB SELMI

LA VOISINE DU CINQUIÈME

roman traduit de l'arabe (Tunisie)  
par Stéphanie Dujols



Sindbad  
ACTES SUD





Sindbad  
est dirigé par Farouk Mardam-Bey

Photographie de couverture : © Marie Carr / Arcangel Images

Titre original :  
*Al-Ishtiyâq ilâ l-jâra*  
Éditeur original :  
Dâr al-Adâb  
© Ezzedine, 2020

© ACTES SUD, 2022  
pour la traduction française  
ISBN 978-2-330-16641-0

HABIB SELMI

La Voisine  
du cinquième

*roman traduit de l'arabe (Tunisie)  
par Stéphanie Dujols*

Sindbad  
ACTES SUD



À présent, je la vois plusieurs fois par jour.

Elle s'appelle Zohra, mais la plupart des habitants de notre immeuble l'appellent "Mme Mansour". D'autres disent la "femme de ménage", ou la "Tunisienne", de la même façon qu'ils appellent Mme Rodriguez – la dame qui vient chaque soir sortir les poubelles de l'immeuble sur le trottoir – la "Portugaise", et M. Gonzales – qui vit seul dans un appartement au cinquième étage –, l'"Espagnol".

Zohra était contente le jour où elle a appris qu'un autre Tunisien – à part elle, son mari Mansour et son fils unique, Karim – habitait dans l'immeuble. Elle croyait que tous ses occupants étaient français. Cela m'a surpris, parce que l'on voit bien à mes traits que je ne le suis pas. Certes, tous les Français ne sont pas blancs, blonds, aux yeux bleus, il y en a même qui, dans une certaine mesure, ressemblent aux Arabes ; néanmoins, il y a une nette différence entre ces Français-là et moi.

Depuis qu'elle sait que je suis tunisien, elle ne s'adresse plus à moi en français, langue qu'elle a apprise au contact des Français et qu'elle parle avec aisance et prononce clairement, contrairement à beaucoup d'immigrés arabes de son âge, surtout parmi les femmes. Elle me parle en

dialecte tunisien, sauf lorsque nous sommes en présence d'autres habitants de l'immeuble – elle estime qu'il serait malséant de s'exprimer devant les voisins dans une langue qu'ils ne comprennent pas.

Si désormais je la vois plusieurs fois par jour, ce n'est pas parce que nous habitons le même immeuble – il y a des voisins que je ne vois qu'une fois par mois –, mais parce qu'elle s'est mise à travailler comme femme de ménage chez une vieille dame de quatre-vingt-dix ans, Mme Albert, dont l'appartement est situé comme le mien au premier étage, et même plus précisément juste en face du mien. À peine un mètre sépare nos deux portes ; comme dans la plupart des immeubles parisiens, les paliers sont très étroits. Lorsque Mme Albert et moi sortons ou rentrons en même temps dans nos appartements respectifs, il arrive que nos sacs et nos paniers se frôlent, ou même le pan de nos vêtements.

Mme Albert vit seule dans son appartement. Elle n'a ni frères ni sœurs, elle était l'unique fille de ses parents. Personne ne lui rend visite, à part une amie de son âge.

Par la suite, Zohra m'a raconté que Mme Albert a un mystérieux lien de parenté avec une dame habitant Bruxelles qui l'appelle deux fois par an : une fois pour lui souhaiter son anniversaire, une autre pour lui souhaiter la bonne année. On dit que Mme Albert aimait les hommes, qu'elle s'est éprise de nombre d'entre eux, mais qu'elle ne s'est jamais mariée. Cela ne la dérange pas qu'on l'appelle *mademoiselle* Albert plutôt que *madame* Albert mais, par respect, aucun des habitants de l'immeuble ne se permet de le faire. Au demeurant, qualifier une dame de quatre-vingt-dix ans de demoiselle est un peu étrange.



Elle avait besoin d'une femme à son service. Quelqu'un pour s'occuper du ménage, cuisiner pour elle, lui faire sa toilette, lui couper les ongles, l'aider à enfiler ses vêtements, l'accompagner faire son tour dans le quartier, qu'elle veille à accomplir deux fois par jour. Elle n'aurait pu trouver mieux que Zohra, cette femme aimable, courtoise, et surtout habitant le même immeuble, et donc prête à la servir à toute heure du jour ou même de la nuit.

Quant à Zohra, elle est obligée de travailler chez les particuliers : Mansour, qui est plus âgé qu'elle, est à la retraite, et Karim souffre d'un handicap physique et ne travaille pas. Mme Albert lui paie un bon salaire en échange de ses services, outre les étrennes qu'elle lui accorde pour le Nouvel An ou aux occasions religieuses, comme la fête de la rupture du jeûne ou celle du sacrifice. Car Mme Albert est généreuse et, semble-t-il, riche. On dit qu'en plus de l'appartement dans lequel elle vit, elle en possède plusieurs autres à Paris qui sont en location.

J'avais croisé Zohra dès les premiers jours de mon installation dans cet immeuble. Il m'arrivait de la trouver dans le hall d'entrée, dans l'ascenseur, dans l'escalier, devant les boîtes à lettres, ou dans la cour où sont rangées les poubelles. À l'époque, je pensais qu'elle travaillait chez certains de mes voisins, et que cela expliquait sa présence dans l'immeuble. Il y a en effet beaucoup de femmes arabes qui font des ménages chez les Français. Elle me disait toujours bonjour – je crois du reste qu'elle le dit à tous les habitants de l'immeuble. Parfois elle me demandait l'heure, ou faisait une remarque sur le temps qui n'arrêtait pas de changer, ou sur les poubelles, ou sur le facteur.

Je voyais aussi Mansour et Karim, mais bien moins souvent qu'elle. J'ignorais que c'étaient son mari et son fils. Je pensais qu'ils se rendaient au cabinet du médecin, au deuxième étage, qui est fréquenté par beaucoup de gens étrangers à l'immeuble. Je n'imaginai absolument pas qu'elle et ces deux hommes auxquels je n'avais jamais parlé étaient de la même famille, et que celle-ci habitait l'un des appartements de l'immeuble.

La première question qui m'est venue à l'esprit, c'est comment une employée de maison, avec un mari à la retraite et un fils sans travail, pouvait vivre dans un immeuble élégant de style haussmannien, dans un quartier qui ne passe pas pour l'un des plus pauvres de Paris. Je me suis dit qu'elle devait habiter dans un appartement minuscule, ou dans l'une de ces chambres situées au tout dernier étage que l'on appelle "chambres de bonne" parce qu'autrefois, on y logeait les servantes qui travaillaient dans l'immeuble. Mais j'ai découvert ensuite que son appartement ne se situe pas au dernier étage, mais au cinquième, et qu'il n'est pas différent du mien – il se trouve que, jusqu'au cinquième, tous les appartements de l'immeuble sont construits sur le même modèle et occupent la même surface. Et ce qui m'a encore plus interloqué, c'est qu'il ne s'agit pas d'un logement en location, mais que Zohra et son mari en sont propriétaires.

Ma femme française et moi avons une bonne situation, on peut même dire qu'elle est excellente. Je suis professeur de mathématiques, et depuis que j'ai achevé mes études supérieures, pour lesquelles j'ai émigré en France, je travaille dans une université publique, ce qui m'assure un salaire honorable et me tient à l'abri du

spectre du chômage, lequel menace beaucoup de gens depuis quelques années. Brigitte, elle, travaille depuis longtemps comme employée dans une succursale parisienne d'une grande banque espagnole – elle parle couramment l'espagnol, qu'elle a appris à l'université. Nous sommes une petite famille, nous n'avons que notre fils Sami, qui n'habite plus avec nous. Il a pris son indépendance après avoir fini ses études – il a trouvé du travail dans une grande compagnie. Sachant gérer nos dépenses, nous avons des économies lorsque nous avons décidé d'acquérir un appartement dans cet immeuble, pourtant nous avons dû faire appel aux banques pour obtenir un prêt que nous remboursons jusqu'à maintenant par mensualités – mensualités qui s'élèvent au quart de nos deux salaires réunis. Comment Zohra et son mari ont-ils donc pu acheter leur appartement ?

Ce qui m'a étonné également, c'est qu'en général, les Arabes qui, comme Zohra et son époux, sont d'un milieu social modeste et ont une culture limitée, ne s'installent pas dans des appartements parisiens dont les habitants sont majoritairement français – même d'ailleurs lorsqu'ils ont de bons moyens financiers. Ils préfèrent vivre dans les bourgades et les villes de la banlieue : les Arabes y sont nombreux, ce qui atténue leur sentiment d'exil et de racisme, les boucheries halal, les produits alimentaires, les légumes et les fruits qu'ils affectionnent s'y trouvent en abondance, et les prix y sont moins élevés qu'à Paris.

En outre, je me suis toujours demandé pourquoi ils tenaient à rester en France alors que Mansour ne travaillait plus. D'habitude, dès qu'ils prennent leur retraite, la plupart des immigrés tunisiens rentrent au pays, où

ils construisent des villas, ouvrent des commerces et achètent des propriétés agricoles. Ils y passent les années qui leur restent à vivre dans une aisance qui leur fait oublier ce qu'ils ont enduré durant leur long exil, puis ils meurent parmi les leurs et sont inhumés dans la terre des villages et des villes où ils sont nés.

“Pourquoi est-ce que ça te préoccupe ? Ça ne te regarde pas”, me dit ma femme Brigitte sur un léger ton de reproche quand je lui en parle, de temps à autre, dans l'espoir de trouver une réponse convaincante à mes interrogations. À dire vrai, Brigitte n'est pas aussi curieuse que moi. Elle s'intéresse rarement à ce qui se passe dans l'immeuble et ne parle de ses habitants que lorsque quelque chose l'énerve vraiment, comme les aboiements du chien de la dame qui vit à l'étage du dessus avec sa vieille mère, et dont on dit qu'elle non plus ne s'est jamais mariée, qu'elle est toujours “demoiselle” comme Mme Albert.

J'avoue que depuis que j'ai commencé à m'intéresser à Zohra et à sa famille, il m'est arrivé de laisser courir mon imagination et d'échafauder à son sujet et au sujet de son mari des scénarios aussi fantasques que palpitants à même d'assouvir ma curiosité. Cependant, les informations que j'ai fini par réunir tant bien que mal ont coupé court à toutes mes élucubrations.

Mansour a émigré à une époque où la France et l'Europe tout entière étaient ouvertes aux étrangers. En ce temps-là, il n'y avait pas de chômage sur le vieux continent, et tous les immigrés y trouvaient facilement du travail. Par ailleurs, le racisme n'y était pas aussi répandu qu'aujourd'hui. Mansour a d'abord travaillé quelques années dans le bâtiment, avant d'avoir la chance d'être

détaché dans les célèbres usines Renault, où il est resté jusqu'à sa retraite.

On dit qu'il était buveur et violent, et qu'il côtoyait les proxénètes et les dealers. Après avoir rencontré puis épousé Zohra, il a beaucoup changé. En quelques années, il a réussi à mettre de côté une somme assez conséquente ; grâce à l'obtention d'un petit prêt, et avec l'aide des usines Renault, il a donc pu acheter cet appartement. C'était il y a plus de trente ans, à une époque où le quartier était encore pauvre et où le marché immobilier était en stagnation. L'immeuble lui-même était négligé. C'est plus tard qu'il fut rénové et acquit l'apparence qu'il a aujourd'hui. Voilà toute l'histoire.

Quant à la raison pour laquelle ils ne sont pas rentrés en Tunisie lorsque Mansour a pris sa retraite, elle est liée avant tout au handicap de leur fils, handicap qui nécessite des soins réguliers qu'il reçoit gratuitement dans les grands hôpitaux parisiens. De plus, comme il est handicapé et au chômage, les services d'assistance sociale lui octroient des aides et des indemnités. Sa mère elle aussi a droit aux allocations de chômage. Naturellement, s'ils rentraient en Tunisie, ils perdraient tout cela.

Depuis que Zohra sait que je suis tunisien, Mansour me dit bonjour chaque fois que nous nous croisons dans l'entrée de l'immeuble. Jusque-là, il se contentait de me regarder sans rien dire et, quelquefois, il avait un tout petit mouvement de tête que je remarquais à peine. Ce geste restait pour moi mystérieux. Je ne savais pas si c'était une façon de me saluer, ou s'il était surpris de me voir. Il est vrai que je le croise rarement, parce qu'il sort peu. Et quand cela lui arrive, c'est en général à des heures différentes des miennes.

Autant Zohra prête attention à son apparence extérieure, autant Mansour, lui, est négligé. Il s'habille toujours de vieilles nippes trop grandes pour son corps malingre. La plupart du temps, il n'est pas rasé et les cheveux qui lui restent sur le crâne ne sont pas peignés. Mais ce que je remarque surtout, c'est que parfois, il ne porte pas de chaussures, mais des claquettes ou des pantouffles. Et quand il fait froid, il ne met pas de chaussettes.

Beaucoup d'habitants de l'immeuble le regardent d'un air un peu perplexe, car cela ne se fait pas de sortir de son appartement avec une mise aussi négligée, même pour rester dans l'immeuble. Brigitte elle-même s'est mise à commenter de temps à autre l'apparence de *monsieur* Mansour, comme elle dit. Les Français disent toujours "monsieur" quand ils parlent de quelqu'un qu'ils ne connaissent pas bien, même si c'est un clochard, un voleur ou un criminel. Cela me surprend toujours beaucoup, je ne m'y suis jamais habitué.

Comme il est tunisien comme moi, Brigitte me pose parfois des questions que je me pose aussi et pour lesquelles je n'ai aucune réponse. N'a-t-il pas remarqué que les voisins le regardent d'un œil étonné ? Pourquoi est-ce qu'il ne se peigne pas ? N'a-t-il pas froid quand il sort sans chaussettes en plein hiver, dans des pantouffles pareilles ? Mais ce qui l'intrigue plus que tout, c'est que Zohra lui permette de sortir d'une manière aussi débraillée.

Karim, lui, ressemble à sa mère, tant par son caractère que par son attitude. Il soigne sa mise. Ses vêtements sont toujours propres. Il lui arrive de porter des chaussures vernies et il s'habille d'une manière plutôt classique

pour un jeune homme de son âge – je lui donne un peu plus de vingt-cinq ans. En apparence, il n'a rien à voir avec son père. Un temps, j'ai même douté que ce Mansour soit vraiment son père ; je me demandais si Zohra ne l'avait pas eu avec un autre homme lors d'un premier mariage.

Lui aussi a changé depuis que sa mère a appris que je suis tunisien. Il me salue d'une manière bien plus chaleureuse : non seulement son sourire est plus large, mais il insiste pour me serrer la main. Du fait de son handicap, il marche en claudiquant, or dès qu'il me voit, il s'empresse vers moi, au point que je crains qu'il perde l'équilibre et s'effondre par terre. Pour lui faciliter les choses, je me suis mis à aller moi-même à sa rencontre. Après m'avoir serré la main, il reste silencieux et évite de me regarder en face. Je crois qu'il est particulièrement timide ; cela me met parfois mal à l'aise. Heureusement, nos entrevues ne durent que quelques secondes. Les premiers temps, cette attitude me déconcertait car, à première vue, Karim a l'air presque normal, il ressemble à n'importe quel jeune de son âge. Je me suis même demandé si, en plus de son infirmité physique, il ne souffrait pas d'une légère déficience intellectuelle.

Lorsque j'ai découvert que toute une famille tunisienne habitait dans l'immeuble et que seuls trois étages séparaient son appartement du mien, j'ai eu des sentiments contradictoires. J'ai d'abord ressenti comme une satisfaction, parce que cela fait longtemps que je ne côtoie que des Français, étant donné que je travaille dans une université parisienne et que je suis marié à une Française. Bien sûr, à une époque j'avais des amis tunisiens ; certains que je connaissais déjà en Tunisie, d'autres que j'avais rencontrés ici en France. Nous nous voyions de temps à autre. Mais une fois que nous nous sommes mariés et que nous avons eu des enfants, nos rendez-vous se sont raréfiés.

L'âge avançant, nous nous sommes éloignés de plus en plus ; à présent nous nous voyons très peu. À vrai dire, il s'est passé beaucoup de choses ces dernières années. Trois de ces amis sont morts, dont l'un s'est suicidé – il s'est jeté ivre dans la Seine après que sa femme, française également, a demandé le divorce. Et puis certains sont rentrés définitivement en Tunisie parce qu'ils ne pouvaient plus supporter la dureté de la vie et du froid en Europe.

Depuis que j'ai décidé de rester ici après avoir fini mes études, je me suis intégré à la société française et me suis



mis à me comporter comme les gens du pays. Cela m'a facilité un certain nombre de choses, que ce soit dans mes relations avec mon épouse et avec les Français que je côtoie, ou dans mon métier. Mes voyages en Tunisie sont devenus bien moins fréquents. Je me suis même mis à passer la plupart de mes vacances dans d'autres pays, surtout en Espagne. Brigitte et mon fils détestent la Tunisie en été parce qu'il y fait extrêmement chaud, que les mariages sont tapageurs, les plages trop sales et les moustiques envahissants. Mais il y a une autre raison qui m'a fait pour ainsi dire cesser de me rendre en Tunisie, c'est que mon père et ma mère, qui me rattachaient au pays, sont morts depuis longtemps. De ma famille là-bas, il ne me reste qu'une sœur plus âgée qui vit dans un petit village difficile d'accès au fin fond de la campagne, et un frère cadet qui habite à Nabeul, et avec lequel mes relations ne sont pas bonnes à cause de sa femme tunisienne – elle ne m'aime pas, elle me trouve arrogant, sans compter qu'elle est jalouse de Brigitte. Elle allait jusqu'à refuser de l'appeler par son prénom, elle disait toujours la *gaouriya*\*, par mépris, comme si elle n'était pas l'épouse de son beau-frère, mais une étrangère comme une autre.

Mais en même temps que cette satisfaction, j'ai ressenti une sorte de gêne et de trouble, car cette famille n'est pas du même niveau social et culturel que le mien. Et puis elle ne donne pas une bonne image des Tunisiens. Certes, Zohra est courtoise et sympathique, mais

---

\* Le terme *gaouri* est employé dans les pays du Maghreb pour désigner l'étranger non musulman, l'Occidental, l'Européen, ou plus particulièrement le Français. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

c'est une employée de maison. Tout le monde le sait dans l'immeuble. Et son mari ne prend pas soin de lui, c'est un excentrique, du moins c'est l'impression qu'il donne. Quant à son fils, il ne travaille pas et souffre d'un handicap physique.

Les premiers temps, j'ai veillé à ce que ma relation avec les membres de cette famille reste superficielle. Je n'étais jamais très enchanté de les croiser. Lorsque je m'adressais à eux, je m'en tenais à des considérations générales et ne les saluais que dans les limites de la bienséance. Toutefois, je faisais attention à ce qu'ils ne sentent pas que je les évitais depuis que je savais qu'ils étaient tunisiens comme moi – attitude que l'on rencontre fréquemment chez mes compatriotes. Cette phase n'a duré que quelques mois, au cours desquels, dans une large mesure, j'ai réussi à surmonter mon trouble et à me défaire de ma honte.

Peu à peu, j'ai commencé à changer. Pour tout dire, c'est l'attitude de Zohra qui m'a changé. J'étais sûr qu'elle avait remarqué mon trouble, et peut-être même la gêne que je ressentais – elle semblait être une femme intelligente et sensible –, pourtant elle a continué à me saluer et à s'adresser à moi avec une grande courtoisie. De jour en jour, j'étais de plus en plus convaincu de ce que j'avais perçu depuis que j'avais commencé à m'intéresser à elle : qu'elle avait des qualités qui ne pouvaient que forcer l'admiration, même chez les Français qui haïssent les Arabes.

Au bout d'un moment, ma relation avec elle est entrée dans une phase que je considère comme cruciale. En effet, j'ai pris une décision que je ne regrette pas : je ne me suis plus adressé à elle en l'appelant "*madame*

Mansour”, comme la plupart des voisins, mais simplement “Zohra”, comme le fait parfois Mme Albert. À ma connaissance, c’est la seule personne dans l’immeuble qui la désigne par son prénom. Je le sais parce qu’il lui arrive de me demander si je l’ai vue, lorsque nous nous croisons par hasard au premier étage ou dans le hall de l’immeuble.

Naturellement, j’ai demandé à Zohra si elle me le permettait. Elle a tout de suite été d’accord, elle m’a même remercié. Mais je n’en suis pas resté là : je lui ai demandé de m’appeler elle aussi par mon prénom, Kamal, si cela ne la gênait pas, plutôt que par mon nom de famille – *monsieur* Achour, ou *Si* Achour. Elle a souri sans rien dire, mais elle a continué à m’appeler par mon nom de famille – il était clair qu’elle n’osait pas franchir le pas.

Je sais bien qu’appeler les domestiques par leur prénom est une forme de familiarité qui efface la distance censée exister – ou qu’il est préférable de garder – entre ceux-ci et leurs patrons. Cela peut les encourager à se comporter de manière inconvenante, à dépasser les limites, voire pire. Certes, Zohra ne travaille pas chez moi mais chez Mme Albert, mais cela ne change rien à la question car, au bout du compte, elle est femme de ménage, et tout le monde le sait dans l’immeuble. Pourtant, si j’ai pris cette décision, c’est par égard pour elle, non seulement parce qu’elle est tunisienne, mais aussi parce que c’est une femme qui mérite cela.

Je ne me suis pas arrêté là. Un jour où Brigitte et moi étions en parfaite harmonie, j’en ai profité pour lui suggérer, après un long préambule, de faire de même. Mais elle a refusé tout net, en s’étonnant que je puisse lui demander une chose pareille. “Je ne peux pas appeler

par son prénom une personne que je ne connais pas bien et avec laquelle je n'ai aucun lien intime, m'a-t-elle dit pour se justifier. "Les usages que l'on m'a inculqués ne le permettent pas, ce serait même vu comme un manque de respect envers elle." Elle n'a pas infléchi sa position lorsque je lui ai rappelé que Zohra n'était pas française, et que les usages des Arabes en la matière étaient diamétralement opposés à ceux des Français. "Je te rappelle que nous ne sommes pas en Tunisie, mais en France", a-t-elle lâché un peu sèchement.

Dès les premiers instants où Zohra m'a parlé en arabe, j'ai su qu'elle était du Sud, car je connais bien le dialecte de ses habitants : beaucoup de ceux qui tiennent des épiceries et des boulangeries dans le quartier où je vis viennent de cette région. Je ne fréquente pas ces magasins, non seulement parce que je crois que certains Arabes trichent sur les prix, mais aussi parce que Brigitte trouve que l'hygiène y laisse à désirer. Il m'arrive cependant d'y acheter des pâtisseries orientales. Sauf que, naturellement, je ne les mange pas à la maison, mais dans la rue, pour éviter les commentaires de Brigitte.

Nos conversations ne se limitent plus comme les premiers mois aux caprices de la météo à Paris, ou aux heures auxquelles passe le facteur, ou aux distributeurs de prospectus, de plus en plus nombreux, qui déposent chaque jour leurs publicités dans nos boîtes à lettres. À présent, lors de nos entrevues, qui ne durent que quelques minutes, nous abordons des sujets divers : le travail, le chômage, la cherté de la vie, les maladies, la sécurité sociale, les transports parisiens, et surtout les nouvelles de la Tunisie, les joies des vacances d'été qu'elle passe là-bas avec sa famille, le comportement abusif de la

police à l'aéroport de Tunis-Carthage, les provocations des officiers des douanes au port de La Goulette. Elle ne parle jamais de son mari ni de son fils, et moi non plus, je ne lui pose jamais de questions à leur sujet. En vérité, je n'ai pas particulièrement envie d'entendre parler d'eux, même si je les respecte. Comme si tout ce qui m'intéressait dans cette famille tunisienne était Zohra.

Parfois, je profite de sa politesse, de sa gentillesse, et du fait qu'elle est toujours prête à discuter avec moi, pour lui poser des questions un peu différentes, par curiosité, car c'est la première fois que je rencontre une immigrée avec laquelle je peux converser. Bien sûr il y a beaucoup de Tunisiennes qui ont émigré ici avec leurs maris, j'en vois chaque jour partout, dans les boutiques, les jardins publics, les rues, les stations de métro. Mais il m'est difficile de les aborder, parce que je ne les connais pas et qu'elles ne semblent pas disposées à entamer une conversation.

En général, parler à une femme arabe que vous ne connaissez pas peut lui causer des problèmes – et à vous aussi. Un jour, dans le métro, j'ai vu un adolescent français qui semblait être un lycéen demander l'heure à une femme voilée assise en face de lui. J'ai été surpris que l'homme assis à côté d'elle, dont j'ai compris à sa façon de prononcer le français qu'il était algérien, réprimande le jeune homme en lui rappelant que cela ne se faisait pas de parler à une inconnue avec laquelle il n'avait pas de lien de parenté !

Je reconnais que ce n'est pas seulement la curiosité qui me pousse à parler avec Zohra. Il y a autre chose. Au début, cette chose me semblait vague, je n'arrivais pas à la définir, mais petit à petit, je suis parvenu à la clarifier :